



Ane Riel

RÉSINE

SEUIL
CADRE
NOIR

RÉSINE

ANE RIEL

RÉSINE

roman

TRADUIT DU DANOIS
PAR TERJE SINDING

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Harpiks*
Éditeur original : Tiderne Skifter
ISBN original : 978-87-02-27844-6
© Ane Riel, Copenhagen 2015
Published by agreement with Copenhagen Literary
Agency ApS, Copenhagen

ISBN 978-2-02-142927-5

© Éditions du Seuil, mars 2021, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Liv

La chambre blanche était plongée dans l'obscurité quand mon père a tué ma grand-mère. J'étais là. Carl aussi était là, mais ils ne l'ont pas vu. C'était la veille de Noël, au matin. La neige commençait à tomber, mais nous n'aurions pas un vrai Noël blanc.

Tout était différent à l'époque. Les objets de mon père occupaient moins de place et nous pouvions accéder au séjour. Et ma mère n'était pas encore devenue si grosse qu'elle n'arrivait plus à quitter sa chambre. Mais ils m'avaient déjà déclarée morte pour m'éviter d'aller à l'école.

Ou c'était peut-être avant ? J'ai du mal avec le temps, je mélange les dates. Les premières années de notre existence paraissent infinies. C'est parce qu'on découvre tout pour la première fois, m'a expliqué la dame. Ça nous impressionne et nous occupe l'esprit.

Plein de choses m'occupaient l'esprit, à l'époque. J'ai vécu plein de choses pour la première fois. Comme voir ma grand-mère se faire tuer.

L'arbre de Noël était suspendu au plafond. Ça n'avait rien de surprenant : mon père y accrochait toutes sortes d'objets pour mieux tirer parti de l'espace. Il empilait les cadeaux sous le tronc, et nous espérions tous les ans le voir revenir avec un sapin pas trop grand.

Cette année-là, le sapin devait être tout petit, car en dessous il y avait de la place pour plusieurs gros cadeaux, dont une magnifique voiture en caisses à savon. Mon père l'avait fabriquée dans son atelier et ma mère avait confectionné des coussins rouges pour mettre dedans. Nous avions toujours droit à des cadeaux faits maison. À l'époque je ne savais pas que les autres enfants recevaient des cadeaux achetés dans les magasins. Je ne savais même pas que les autres enfants recevaient des cadeaux. On ne se préoccupait pas de ces choses-là. Carl et moi, on aimait les cadeaux qu'on nous offrait, et on aimait surtout nos parents. Bien sûr, Carl était parfois un peu fâché contre eux, mais il n'a jamais su me dire pourquoi.

Cette année-là, Noël était un peu particulier, car grand-mère venait de mourir. Pour nous, c'était nouveau, et pour elle aussi, je suppose. En tout cas, elle avait un air étonné, assise dans son fauteuil vert. Elle contemplait le sapin sans cligner des yeux. Je crois qu'elle regardait le cœur que j'avais tressé avec du papier kraft. C'était elle qui m'avait appris à tresser des objets. Avant de dire à mon père des choses qu'elle aurait mieux fait de taire.

Il nous a semblé qu'elle devait passer la soirée avec nous avant son départ. Et il fallait aussi qu'on lui donne son cadeau. Enfin, c'était mon père et moi qui en avons

eu l'idée. Moi surtout. J'avais dû harceler ma mère pour qu'elle nous donne raison.

Ma grand-mère avait les pieds posés sur un tabouret. Je m'en souviens, car j'étais assise par terre. Elle portait des collants mauves si transparents que je voyais son slip, et ses chaussures à lacets gardaient encore l'odeur légèrement sucrée du produit qu'elle utilisait pour les protéger de la pluie. Les chaussures étaient toutes neuves. Grand-mère m'avait raconté qu'elle les avait achetées dans un magasin sur le continent. À part ça, elle était vêtue d'une jupe grise, d'un chemisier rouge et d'un foulard orné de mouettes blanches. Ses affaires, je les avais trouvées dans son sac de voyage. J'avais insisté pour que grand-mère soit bien habillée. Elle ne pouvait quand même pas réveillonner en chemise de nuit.

Après cette soirée, personne n'a jamais plus occupé le fauteuil vert. Impossible de s'y asseoir.

Le fauteuil était encombré de trop d'objets.

Comme grand-mère ne pouvait pas déballer son cadeau elle-même, on m'a permis de le faire. En enlevant le papier journal, j'ai d'abord cru que mon père lui avait également fabriqué une voiture en caisses à savon, car j'ai découvert une grande boîte à roues. En fait, c'était un cercueil. Sans volant ni coussins rouges. Ni couvercle. Le couvercle n'aurait servi à rien, a dit mon père. Dedans, il n'y avait que l'oreiller avec lequel il l'avait étouffée.

Nous avons installé grand-mère dans le cercueil, la tête sur l'oreiller, puis mon père l'a sorti par la porte de derrière. Il a longé la façade de la maison, dépassé la pile de bois et continué jusqu'au pré derrière l'étable. Carl

et moi, on le suivait dans la voiture en caisses à savon. C'est moi qui poussais la voiture, sinon elle n'aurait pas avancé. Ma mère fermait le cortège. Avec elle, les choses prenaient toujours un peu de temps.

Il faisait nuit noire, mais nous avions l'habitude de nous déplacer dans l'obscurité. Le ciel devait être lourd de nuages : pas une seule étoile n'était visible, et nous devinions à peine la forêt et les prés entourant la maison. Dans la matinée il y avait eu du vent, mais à présent tout était calme, et la neige avait fondu. On nous promettait manifestement un Noël tranquille et sombre.

Nous avons mis le feu à grand-mère avec des cubes allume-feu, du papier journal et les longues allumettes pour la cheminée avec lesquelles nous n'avions pas le droit de jouer (mais Carl le faisait quand même). Nous lui avons d'abord enlevé ses chaussures, puisqu'elles étaient toutes neuves et traitées contre la pluie.

Nous n'avons pas tardé à nous éloigner à cause de la chaleur. Grâce aux flammes, nous pouvions distinguer la silhouette de l'abreuvoir dans l'enclos et deviner les broussailles à l'orée de la forêt. En regardant autour de moi j'ai vu mon ombre ; elle dansait sur le mur de l'étable. Mon père et ma mère apparaissaient nettement à la lumière du feu. Ils se tenaient par la main.

J'ai de nouveau regardé grand-mère. Les flammes léchaient ses cheveux blancs et j'ai soudain eu un pincement au ventre.

– Vous êtes sûrs qu'elle ne souffre pas ? ai-je demandé.

– Ne t'inquiète pas, a dit mon père. Elle ne ressent rien. Elle n'est plus là.

Comme j'étais debout dans la voiture en caisses à savon, je voyais toujours grand-mère dans son cercueil, et la réponse de mon père m'a semblé bizarre. Mais je croyais dur comme fer à ce qu'il disait. Il savait tout. Il m'avait appris qu'on ne souffrait pas vraiment quand il faisait noir. Au fond de la mer, les poissons ne se rendaient pas compte qu'ils mordaient à nos hameçons ; dans la nuit, les lapins ne ressentaient rien quand ils étaient pris dans nos collets. « L'obscurité absorbe la douleur, disait mon père. Et nous ne capturons que les lapins dont nous avons besoin. » Voilà pourquoi des êtres bons, comme nous, ne chassaient que la nuit.

D'ailleurs, grand-mère ne disait rien : c'était bien la preuve que les flammes ne la faisaient pas souffrir. En temps normal, elle ne se gênait pas pour crier quand on la contrariait ou quand elle avait mal. Jamais je n'ai entendu quelqu'un hurler comme elle l'a fait quand elle a reçu un carton de boîtes de thon sur la tête. Elle pouvait se mettre dans des colères noires.

Le lendemain matin, quand nous sommes allés la voir, elle rougeoyait encore. Ou plutôt, ses restes. Qu'elle ne soit plus là m'ennuyait un peu, car nous avions quand même passé quelques bons moments ensemble. Elle faisait des crêpes délicieuses.

Quand j'y suis retournée dans la journée, on ne voyait plus que la terre noircie et un peu d'herbe brûlée. Mon père m'a expliqué qu'il avait tout nettoyé et enterré les cendres. Mais il ne m'a pas dit où.

Plus tard je me suis demandé s'il avait bien fait de l'étouffer avec cet oreiller. Il prétendait que oui. Autrement, tout serait allé de mal en pis.

Sur le moment elle n'a rien dit non plus. Elle s'est contentée de gigoter un peu avant de mourir tout à fait – comme les poissons qui suffoquaient au fond de notre barque quand on allait à la pêche. Pour les achever, on leur donnait un coup sur la tête. On n'allait quand même pas les laisser souffrir.

Heureusement, il faisait noir dans sa chambre ce matin-là. Puisqu'on l'a tuée dans l'obscurité, elle n'a rien dû sentir : c'est ce que j'ai pensé à l'époque. Et ça s'est passé très vite, car mon père a appuyé de toutes ses forces sur l'oreiller. Couper des arbres de Noël, transporter des planches et fabriquer des meubles, ça vous muscle. J'aurais peut-être pu appuyer sur l'oreiller moi aussi, car il disait toujours que j'étais forte pour mon âge. Surtout pour une fille.

En réalité, je ne réfléchissais jamais à ce que j'étais. J'étais celle qu'ils voyaient. Et parfois je voyais des choses qu'ils ne voyaient pas.

*

Nous vivions sur la Tête, une toute petite île au bout d'une île plus grande. Nous en étions les seuls habitants et nous n'avions besoin de personne.

La Tête était reliée à l'île principale par une étroite langue de terre appelée le Cou. Je n'ai aucune notion du temps, mais d'après mon père il fallait une petite

deux heures en marchant d'un bon pas pour aller de notre maison jusqu'au premier hameau de la grande île. Pour atteindre la ville principale il fallait compter un quart d'heure de plus. Korsted me paraissait immense, mais d'après grand-mère c'était tout petit par rapport à la ville du continent, juste en face. Imaginer tant de gens me faisait peur. Je ne me sentais pas en sécurité quand il y avait trop de monde. On ne savait jamais, disait mon père. Les gens souriaient, mais ça pouvait être trompeur.

Les habitants de la grande île avaient pourtant un bon côté : chez eux on trouvait tout ce dont on avait besoin. On n'aurait pas pu se débrouiller sans eux.

Quand mon père a refusé de quitter la Tête après la nuit tombée, c'est moi qui ai dû nous approvisionner. Mais il m'avait déjà appris à le faire.

Au début, on y allait avec le pick-up. On partait en pleine nuit, quand les gens dormaient profondément. On trouvait toujours un endroit où cacher la voiture, puis on se baladait à droite et à gauche en piquant des trucs dans les granges et les appentis. Et parfois dans les séjours et les cuisines. Une nuit on a pénétré dans la chambre d'une dame tellement ivre qu'elle ne s'est même pas rendu compte qu'on lui a piqué sa couette. Je me suis demandé ce qu'elle a pensé au réveil, en découvrant que la couette avait disparu. Mon père m'a raconté qu'il l'avait croisée dans la rue, le lendemain. D'après lui, elle avait un air complètement hagard, et je veux bien le croire. La dame

avait fait un héritage, m'a-t-il dit, et la couette était en duvet d'oie. Peut-être a-t-elle cru qu'elle s'était envolée.

On a donné la couette en duvet d'oie à ma mère, et j'ai hérité de son ancienne couette en duvet de canard. Mon père l'avait reçue en échange d'une excellente presse à viande. Quelques mois plus tard on est allés récupérer la presse chez le coiffeur. On ne pouvait quand même pas la lui laisser ! Le coiffeur et sa femme dormaient à l'étage, et la presse était dans la cuisine, au rez-de-chaussée. La porte de service n'était pas fermée à clé et on a pu entrer sans difficulté. À l'époque, j'étais persuadée que le coiffeur ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'on récupère nos affaires chez lui. Ou ses affaires, plutôt. Sa femme sentait très mauvais, son odeur flottait dans la cuisine. À la place du coiffeur, j'aurais préféré qu'on me vole ma femme, plutôt que ma presse. Mon père disait qu'elle sentait le parfum.

La couette en duvet de canard a longtemps gardé l'odeur de la femme du coiffeur. Heureusement, quand j'en ai hérité, il ne restait pratiquement plus que l'odeur de ma mère. On devinait à peine le parfum et pas du tout l'odeur de canard. En revanche, la couette en duvet d'oie sentait fortement l'alcool. Ça ne venait pas de ma mère : elle ne buvait rien de plus fort que du café au lait. À la fin, elle ne buvait même que l'eau de la pompe, mais ça, c'est une autre histoire.

Mon père savait ouvrir les portes et les fenêtres sans faire le moindre bruit. Il l'avait appris de son propre père, disait-il. Je n'ai pas connu mon grand-père, mais je sais qu'il s'appelait Silas. À son tour, mon père m'a appris comment faire, et je me suis exercée sur les portes et les

fenêtres que nous avions rapportées de la grande île. Il y en avait plein à la décharge ; on en remplissait le plateau du pick-up chaque fois qu'on y allait. Je ne comprends pas que des gens jettent des choses pareilles. Ça peut se réparer. Et on peut les ouvrir et les fermer et jouer avec.

Nous évitions les maisons où on venait de changer les portes. C'était trop compliqué d'y pénétrer, surtout quand les gens fermaient à clé. Heureusement, la plupart des habitants de l'île ne le faisaient jamais. Mais quand c'était le cas il y avait souvent un apprentis ; du coup, on ne revenait pas les mains vides. Une fois on a volé un cochon. Il nous en fallait un, et le paysan en avait beaucoup. Il n'arriverait jamais à tous les manger tout seul. Le cochon n'a même pas couiné quand mon père l'a pris dans ses bras. Mon père était gentil avec les animaux. Avec tous les animaux. Ça devait être pour ça. Et il savait les tuer sans leur faire du mal. D'après lui, c'était une autre façon de se montrer gentil avec eux.

La première fois que j'ai dû y aller seule, je n'étais pas très rassurée. D'autant que les choses avaient failli mal tourner la fois d'avant. Nous avions trouvé quelques poutrelles en fer que nous étions parvenus à hisser sur le plateau du pick-up, mais au coin d'une rue nous avions entendu un bruit d'enfer. Une des poutrelles avait heurté un mur. Des lumières se sont allumées dans les maisons alentour, mais mon père a pu s'engouffrer dans un chemin de terre et se garer derrière une haie où nous étions à l'abri des regards. Le lendemain, à la maison, nous avons

monté les poutrelles à l'étage et nous les avons déposées dans le couloir. Évidemment, il fallait faire attention à ne pas s'y cogner quand on se promenait pieds nus.

Une autre fois, déjà, on avait failli se faire prendre. Par ma faute : j'avais marché sur un enjoliveur dans le garage du quincailler. Je me suis cachée dans un coin et j'ai retenu mon souffle. J'ai entendu le quincailler ouvrir la porte du garage. À ce moment-là, son chat s'est précipité pour sortir. Sinon, il aurait certainement allumé la lumière, et il m'aurait vue. Là, c'est le chat qui s'est fait engueuler : « C'est toi qui fais tout ce boucan ? Viens un peu ici ! »

Quand je suis sortie du garage, mon père faisait une drôle de tête. Il avait tout entendu, mais il ignorait que le chat m'avait tirée d'affaire.

Au bout d'un moment j'ai trouvé des avantages à partir sans mon père. J'étais plus petite et plus rapide que lui, et j'avais appris à bouger sans faire le moindre bruit. Je partais à pied, car je n'avais pas l'âge de conduire le pick-up et je n'aimais pas faire du vélo. Et, dans le noir, je voyais mieux que mon père. « Tu es comme le hibou », disait-il. C'était vrai. Pourtant, je ne savais ni voler ni faire pivoter ma tête. J'ai voulu m'y exercer, mais j'ai dû me rendre à l'évidence : jamais je n'en serais capable. Carl aussi a essayé, et il a mieux réussi que moi.

Ma mère ne disait pas grand-chose. En réalité, je crois qu'elle n'aimait pas nous voir partir de nuit. Mais elle était contente quand on lui rapportait des choses. Surtout quand ça venait de l'auberge.

*

Parmi mes souvenirs les plus anciens, il y a l'odeur de résine. L'étrange picotement dans les narines, les sucs poisseux sur mes mains et la voix douce de mon père me parlant du jus qui coulait à l'intérieur des troncs. Un jus extraordinaire, car il protégeait l'arbre contre les maladies et guérissait ses blessures. Et de petits animaux morts pouvaient y être conservés éternellement. Je revois encore la petite fourmi vivante qui grimpait le long de l'écorce, contournait les gouttes dorées et gluantes et se glissait à l'intérieur d'une fente de l'arbre pour réapparaître un peu plus haut.

Je parlais souvent aux arbres qui saignaient. Je leur disais qu'ils allaient se remettre de leurs blessures, car la résine était leur guérisseuse et leur protectrice. Les arbres étaient mes amis.

Et les fourmis faisaient partie de nos connaissances communes. Elles avaient le caractère bien trempé et trouvaient toujours leur chemin. Elles grimpaient le long des arbres, elles redescendaient, elles couraient dans l'herbe, elles traversaient la cour, elles parcouraient le séjour et la cuisine, elles se faufilaient dans les placards, se glissaient dans les pots de miel et retournaient à leur fourmilière. La plupart du temps, elles charriaient de la nourriture ou toutes sortes de petits objets plus ou moins inutiles. Et parfois elles transportaient une congénère morte.

En réalité, je ne sais pas si le bosquet d'arbres derrière la maison pouvait être considéré comme une véritable forêt. Combien d'arbres faudrait-il pour en faire une ? Aux yeux de Carl et aux miens, pourtant, il n'y avait

pas de doute : c'était une forêt immense. Non ; c'était plus que ça. C'était un monde infini d'odeurs, de sons et de vies qui, au loin, se dissolvait dans un paysage de bruyères, d'oyats et de chants d'alouettes. Qui se fondait dans le sable, dans l'eau, dans une mer sans fin.

J'ai mis du temps à découvrir la bruyère et la mer. Au début il n'y avait que l'arbre. L'arbre qui saignait et la fourmi assez intelligente pour contourner l'or gluant qui lui aurait été fatal.

Plus tard j'ai découvert les autres arbres : les sapins dont les branches en éventail penchaient vers le sol comme si elles cherchaient à capter les murmures de la terre. Ils me paraissaient si tristes, les sapins. Certains d'entre eux avaient atteint une taille démesurée, mais ils semblaient garder la nostalgie de l'endroit où ils avaient surgi. Les pins, c'était autre chose. Avec leurs aiguilles hérissées et leurs pommes rebondies, ils étaient forts et robustes. J'étais persuadée que la terre leur était indifférente. Ils regardaient le ciel ; s'ils avaient pu décoller du sol, ils n'auraient pas hésité à s'envoler. Mais je pense qu'ils seraient revenus. Malgré tout, ils appartenaient à la Tête, comme moi.

Au fond, je préférais sans doute les sapins. Mais l'idée de l'envol me plaisait.

Puis il y avait les arbres qui bruissaient. Ils se cachaient parmi les conifères, et leurs troncs sveltes et gris se terminaient par des guirlandes de feuilles vertes – de petits cœurs dentelés qui résonnaient comme de la musique quand la brise soufflait. J'adorais leur bruissement, et il m'arrivait de m'asseoir sous les arbres pour attendre le vent. Je me souviens de mon effroi quand leurs feuilles sont tombées

d'un seul coup aux premiers froids de l'automne. Elles se sont éparpillées autour de moi : j'étais assise au milieu d'un océan de cœurs perdus. J'ai voulu les raccrocher aux branches (aux premières branches, car je n'étais pas bien grande), mais ma tentative a eu pour seul effet de faire tomber les feuilles restantes. Je ne comprenais rien. J'ai fini par appeler mon père, qui m'a tout expliqué.

Par la suite, la forêt m'a paru l'endroit le plus sûr de la terre. J'ai compris que tout revenait. J'ai compris que les couleurs se succédaient : le vert tendre, le vert foncé, le rouge feu, le brun doré et le plus noir des noirs. L'humus. J'ai compris qu'il fallait nourrir la terre pour qu'elle donne naissance à de nouvelles vies. J'ai compris que l'obscurité succédait à la lumière, et que la lumière réapparaissait à son tour. J'ai compris que les cœurs finissaient par repousser.

Aujourd'hui je pense que mon père n'a jamais été aussi heureux que là-bas. Au milieu de la nature. Là, il pouvait respirer. Jamais nous n'avons respiré tant d'air frais, jamais nous n'avons connu une telle lumière qu'à cette époque-là. Et je suis certaine que mon père, lui aussi, sentait le soleil briller dans son ventre quand nous nous allongions sur le dos pour regarder les oiseaux dans les cimes des arbres. Je savais reconnaître le chant de tous les oiseaux ; je l'ai su avant même d'avoir appris l'alphabet avec ma mère.

Parfois je me demande si ce n'est pas cet air frais qui a maintenu mon père en vie. Et cette lumière. Si ça se trouve, on peut emmagasiner ces choses-là pour s'en servir plus tard. Comme on peut conserver les souvenirs

dans sa tête – ou entasser les paquets de biscuits dans la buanderie, les parapluies, les enjoliveurs et les vieux disques dans la cuisine, les colliers de serrage, les filets de pêche et les boîtes de conserves dans la salle de bains, les rouleaux de tissu, les poutrelles en fer, les bidons d'engrais et les jerrycans d'essence dans le couloir, les pièces de machines, les matelas à ressorts, les vélos, les marionnettes, les violons et les pattes de poulets dans le séjour, et les serviettes de toilette, les aquariums, les machines à coudre, les bougies, les livres et les paquets de gâteaux dans la chambre. Sans compter la tête d'élan empaillée, les cassettes vidéo, les couettes, les humidificateurs, les barquettes en aluminium, les sacs de sel, les pots de peinture, les bassines, les ours en peluche et les enfants cachés dans les vieilles bennes.

Oui, je sais que cette énumération peut paraître bizarre, mais c'était comme ça. Nous n'étions pas comme les autres, j'ai fini par m'en rendre compte. Ma mère le savait très bien. Je suis en train de lire les lettres qu'elle m'a écrites. Elles sont dans une chemise verte où elle a marqué « Pour Liv ».

C'est mon nom. Liv.

Je ne veux pas les lire toutes d'un seul coup. Je ne supporte pas l'idée qu'il n'y en ait plus. Je n'en lis qu'une seule à la fois. J'ai tout mon temps.

Mon père n'était pas du tout comme les autres.

Il s'appelait Jens.

Jens Haarder.

Ma chère Liv,

Je mets ce feuillet sur le haut de la pile. Ce sera une sorte d'introduction. Les autres lettres, tu peux les lire dans l'ordre que tu voudras. En fait, il n'y a pas vraiment d'ordre.

Je n'ai jamais eu le courage de te raconter tout ce que j'avais à te dire, et maintenant que j'ai perdu ma voix je ne peux plus le faire. Mais je peux écrire, et j'ai tenu à t'apprendre à lire. Et un jour tu liras peut-être mes pensées. Je ne sais pas si je dois le souhaiter. Si tu le fais, j'espère que tu seras assez grande pour me comprendre.

Je t'ai déjà écrit plusieurs longues lettres, mais il y en a aussi de plus courtes. En réalité, ce ne sont que des notes, des idées qui me sont passées par la tête. Je ne sais pas combien de lettres je t'écirai. Je ne sais pas comment tout ça finira.

Je cache cette chemise, car je ne veux pas que ton père la découvre. Quand je la glisse entre le matelas et le bois du lit et que je mets la couverture par-dessus, personne

ne la voit. Comme ça je l'ai toujours sous la main si j'ai quelque chose à te dire.

J'ai pourtant beaucoup de mal à l'attraper. Je suis devenue si lourde que je peux à peine me retourner. Et j'ai mal partout.

Pardonne-moi si ce que j'écris te paraît sans queue ni tête. Tu sais évoluer au milieu du désordre et tu comprendras peut-être tout. Peut-être même arriveras-tu à comprendre ton père.

Il faut que tu saches que je l'aime. Et il faut aussi que tu saches qu'il me tuera sans doute un jour. Je suis prête à l'accepter. Mais toi, le pourras-tu ?

*Affectueusement,
Ta mère*

P.-S. Je ne sais pas si je dois considérer notre vie comme un conte de fées ou comme un roman d'horreur. C'est peut-être les deux. J'espère que tu sauras entrevoir le conte de fées.

Jens Haarder

Il fut un temps où Jens Haarder était considéré comme le plus bel homme de l'île. Avec les années il était devenu malaisé de comprendre pourquoi : ses cheveux et sa barbe avaient fini par former une broussaille inextricable, et il semblait de plus en plus difficile d'apercevoir sa personne. Non seulement sa pilosité cachait ses traits, mais il disparaissait presque derrière tous les objets qui s'entassaient autour de lui. Jamais on n'aurait imaginé qu'il finirait ainsi.

Sur l'île, on l'avait toujours connu. Ou plutôt, on savait qui il était. On le remarquait quand il passait dans les rues de Korsted avec son pick-up antédiluvien. Les gens d'un certain âge – la majorité des habitants de l'île – savaient qu'il s'agissait du pick-up dans lequel son propre père avait transporté des meubles en bois restaurés ou des sapins de Noël prêts à être décorés. À l'époque, Jens était toujours avec lui. L'air enchanté, le joli petit garçon était assis au milieu du bric-à-brac, et rien n'annonçait encore sa barbe broussailleuse ni sa triste fin.

*

Tout avait si bien commencé. C'était un enfant aimé ; aussi tendrement aimé que son frère Mogens. Avec leur père et leur mère, les deux garçons menaient sur la Tête une vie privilégiée. Ils étaient les meilleurs amis du monde et l'île était leur terrain de jeu. Elle devint aussi leur lieu de travail quand leur père décida de les prendre dans son atelier.

Leur père, Silas, avait plusieurs cordes à son arc, mais c'était avant tout un excellent menuisier. Il mettait un point d'honneur à fabriquer ce qu'il y avait de plus beau, et il tenait les arbres en haute estime. Pour lui, c'étaient des merveilles de la nature, et il les traitait avec respect dès l'instant où ils surgissaient de terre, fussent-ils finir leur existence comme bois de chauffage, planches de construction, meubles ou sapins de Noël. Ou éventuellement lui survivre. Certains arbres choisis avec soin étaient transformés en cercueils richement décorés et pouvaient ainsi retourner à cette terre qui les avait vus naître.

Ses fils avaient hérité du don de leur père. Mais les deux garçons ne se ressemblaient pas.

Jens était le plus jeune. Le plus jeune, le plus brun, le plus beau, se disait souvent leur mère en les voyant jouer dans la cour. En revanche, Mogens avait l'esprit plus vif. Avec lui, elle était tranquille : elle pouvait envisager l'avenir avec optimisme. Quand ses fils prendraient la succession de leur père, Mogens saurait faire fructifier

l'entreprise. Else Haarder ne doutait pas de son fils aîné : il avait le sens des affaires. En son for intérieur elle pensait même qu'il réussirait mieux que son père.

Silas avait beau être un artisan reconnu, ses dons pour le commerce étaient assez limités. Certes, l'argent rentrait, mais il semblait repartir en achats inutiles au lieu d'être investi en outils et matériel. Silas fréquentait assidûment les deux brocanteurs de l'île, et il paraissait irrésistiblement attiré par les magasins où traînaient des marchandises dont on voulait se débarrasser. Ainsi, il revenait toujours à la maison avec un objet quelconque, fier de sa trouvaille.

Sa femme était moins ravie. Mais c'était plus fort que lui : il était persuadé qu'il finirait par découvrir une utilité à ses acquisitions. C'était une question de regard, disait-il. L'objet le plus banal pouvait receler des qualités insoupçonnées. N'avait-il pas fabriqué un magnifique lustre avec douze fers à cheval ? Else avait bien été obligée de lui donner raison. Le lustre était très beau et particulièrement original. Du coup, il en avait fait d'autres. Il les avait vendus à des estivants, ce qui lui avait permis d'acheter quelques fers à cheval de plus.

Le talent de Silas ne se limitait pas à la transformation du bois. Il savait aussi en prendre soin avant de le raboter. Il veillait sur les arbres de la Tête comme s'il avait été leur père biologique. Quant à ses propres fils, il avait su leur communiquer son amour et ses connaissances : Jens aimait la forêt de tout son cœur, Mogens l'aimait avec la raison. Si Jens ne pouvait pas voir un arbre tomber sans verser une larme, Mogens s'empressait de calculer combien d'argent il pourrait en tirer.

Silas Haarder aimait ses deux fils d'un amour égal. Mais il avait quand même une préférence pour Jens.

En décidant de créer une petite plantation de sapins à côté de la forêt mixte, Silas avait eu une idée visionnaire. Ou une idée lucrative, en tout cas. Il pouvait ainsi fournir des arbres de Noël aux habitants de l'île et aux quelques visiteurs qui passaient la fin de l'année dans leur maison de vacances. L'argent gagné permettait aux Haarder de s'offrir quelques extras pour les repas des fêtes. Du moins si Else se chargeait de l'encaisser avant que son mari ne le dépense en toutes sortes d'achats inutiles.

La place ne manquait pas pour planter des sapins, puisque la famille avait l'île pour elle toute seule. Personne ne semblait avoir envie de vivre dans un endroit aussi isolé, pas même à une époque où les arbres et les broussailles n'avaient pas encore échappé à tout contrôle et n'envahissaient pas les prairies où paissaient les animaux. En revanche, les gens se rendaient volontiers à la Tête pour faire réparer des objets, ou simplement pour bavarder un peu, même s'il fallait pour cela affronter le long trajet à pied ou en voiture sur l'étroite langue de terre. On aimait bien Silas. On appréciait son travail et on s'amusait de ses excentricités. On savait par exemple qu'il parlait aux arbres. Ses sapins étaient très demandés, car on adorait entendre Silas leur murmurer un dernier adieu avant de les remettre aux acheteurs. Ensuite, il prenait un air mélancolique et se frottait les mains pour les réchauffer, pendant que sa femme encaissait l'argent.

Silas n'était pas un homme ordinaire, mais on ne doutait pas de sa bonté. Et ses cercueils étaient si beaux que c'était un privilège de s'y faire enterrer.

Personne ne savait que Silas Haarder et son fils Jens essayaient les cercueils avant de les livrer aux clients. Une fois les cercueils terminés, ils descendaient de nuit à l'atelier et se couchaient dedans, pendant qu'Else et Mogens dormaient profondément. Silas se mettait sur le dos, son fils dans ses bras, et ils restaient là, dans l'obscurité et l'odeur de bois frais.

Jens ne pouvait rien imaginer de plus rassurant et de plus agréable. Bien des années plus tard, quand les souvenirs de ces moments passés dans les cercueils commençaient à s'estomper, il conservait toujours en lui cette sensation. L'obscurité était une amie intime. Une douce caresse.

Ils échangeaient quelques mots sur la personne qui occuperait bientôt le cercueil : le marchand de vélos ou le boulanger ou n'importe qui d'autre. Silas connaissait tous les habitants de la grande île. Ou il connaissait quelqu'un qui les connaissait. Mais jamais il ne colportait de ragots. Il disait du bien de tout le monde. Ainsi, il racontait que le boulanger avait été aux petits soins pour ses rats. Ou que le receveur des postes avait eu tant d'amour pour son épouse qu'il avait dû prodiguer son surplus de tendresse à trois autres femmes.

Une nuit, Silas confia à son fils cadet que l'ancien maire de Korsted avait longtemps caché dans sa ferme toutes sortes d'objets. Des objets qu'on pouvait prendre,

à condition de ne pas être vu et de ne faire aucun bruit. Et de n'en parler à personne, pas même au maire. C'était un petit jeu auquel celui-ci s'était livré avec quelques initiés. Après sa mort, d'autres habitants de l'île avaient continué d'y jouer, mais tout cela restait un secret. Jens ne devait en souffler mot ni à Mogens ni à personne d'autre. Et surtout pas à sa mère, qui n'aimait pas ce genre de jeu.

Ce qu'on disait dans le cercueil ne devait pas sortir du cercueil. C'était l'accord qu'ils avaient conclu.

En revanche, ce qu'on déposait dans le cercueil n'y restait pas toujours. Alors qu'ils préparaient celui du boulanger, Jens eut soudain une idée. Avant de rejoindre son père, il tourna les talons et se mit à fouiller dans une caisse près de l'établi.

– Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda une voix s'échappant du cercueil.

– Je prends son rouleau à pâtisserie, annonça Jens avec fierté. Tu ne crois pas qu'il sera content de l'avoir avec lui ? Même si l'une des poignées est abîmée ?

Le rouleau atterrit dans le cercueil avec un bruit sec. Silas mit un certain temps à répondre.

– Je n'en sais rien. Ça fait un moment que je l'ai, et j'y tiens beaucoup. Pourquoi l'aurais-je gardé, sinon ? Et pourquoi enterrer un objet qui peut encore servir ? Non, laissons-le où il était. Ça nous fera un souvenir du boulanger. Et puis, de toute façon, que veux-tu qu'il en fasse, là où il va ?

- Tu veux dire : dans le cercueil ?
- Je pensais surtout à l’endroit où il ira après.
- Après ? Où est-ce qu’il ira après ?
- Tout dépend s’il a été bon ou pas.
- S’il faisait de bons gâteaux ?
- Ce n’est pas le plus important. Il s’agit avant tout de savoir s’il a été bon avec les gens quand il était encore en vie.
- Un jour il m’a balancé une douille à pâtisserie à la figure.
- C’est vrai ?
- Oui. Parce que j’avais touché le chambranle de sa porte. Le chambranle que tu lui as fait au printemps dernier.
- Tu as pris la douille ?
- Oui.
- Tu as bien fait.
- Alors, il ira où ? Puisqu’il m’a balancé un truc en pleine poire.
- Je ne saurais te le dire. C’est la nature qui décidera. Quand son corps aura fini de se dissoudre, son âme s’envolera et prendra une autre forme. Il deviendra ce qu’il a mérité de devenir.
- Et ce sera quoi ? Un papillon ? Un brin d’herbe ? Une voiture à cheval ? Ou un porc d’engrais ?
- Jens n’avait aucun mal à imaginer le boulanger en porc d’engrais.
- Eh bien... Va savoir.
- Il pourrait redevenir boulanger ?
- J’espère bien que non.

- Mais il restera sur l'île ?
- Je n'en sais rien.

Jens allait beaucoup réfléchir à ce que lui avait dit son père cette nuit-là. Que tout ne soit pas fini avec la mort lui avait paru rassurant, mais ça le tracassait de ne pas savoir ce qu'il deviendrait après. Dans ce cas, il préférerait rester celui qu'il était. En tout cas, il n'avait aucune envie de se changer en moustique. À tout prendre, il aimerait mieux devenir une fourmi, car les fourmis ne volaient pas et ne passaient pas leur temps à piquer les gens. Et il ne lui aurait pas déplu d'être un arbre, car on pourrait en faire un beau cercueil où des gens s'installeraient pour bavarder.

Il pensait souvent à la mort. Mais il eut du chagrin le jour où il comprit qu'il ne serait pas le seul à mourir. Tôt ou tard, sa mère et Mogens mourraient aussi. Et son père également. Peu importe ce qu'ils deviendraient : ils ne seraient plus sa mère, son frère et son père. Il eut mal au ventre pendant plusieurs jours et finit par se dire qu'il vaudrait sans doute mieux mourir avant eux. Comme ça, ils ne lui manqueraient pas. Mais peut-être seraient-ils tristes quand il ne serait plus là. Et si on renaissait sous forme d'arbre, de cheval ou d'épouvantail, comment les autres le sauraient-ils ? Quoi de plus cruel que de se changer en un épouvantail que personne ne reconnaîtrait et d'être réduit à faire peur aux oiseaux ? Et supposons qu'on se transforme en rouleau à pâtisserie ? Et qu'on soit abîmé ?

Les pensées se bousculaient dans sa tête. Il faisait d'horribles cauchemars où il se voyait déjà à la décharge. Un jour il y avait accompagné son grand-père avec toutes sortes d'objets cassés dont sa mère ne voulait plus. À leur retour, Silas revenait de la forêt. Pour la première fois, les garçons virent leur père en colère : comment avait-on osé jeter des choses sans sa permission ? Il fallut tout l'après-midi à leur mère pour calmer son mari. Mais ils s'assirent ensuite sur le banc, main dans la main, pour regarder les garçons jouer à la balle.

Leur grand-père mourut peu de temps après. Mogens et Jens eurent d'abord du chagrin, mais on leur expliqua qu'il ne fallait pas être triste, car leur grand-père était très vieux et il était normal qu'il meure. Et puis, ils le connaissaient à peine, car il vivait à Sønderby, venait rarement leur rendre visite et ne disait pas grand-chose quand il était là. En somme, il ne leur manquait pas véritablement. Mais Jens ne put s'empêcher de se demander en quoi son grand-père aurait voulu être transformé. Et si ses vœux avaient été exaucés.

Quand son cercueil fut terminé, Jens put enfin donner libre cours à ses pensées. Il était confortablement installé sur le ventre doux de son père, qui le tenait fermement dans ses grosses mains. Par moments, la barbe de Silas lui chatouillait le front. Ça le piquait un peu, mais ce n'était pas désagréable. Tous deux respiraient au même rythme.

- À ton avis, grand-père va devenir quoi ?
- C'était un homme gentil. Je suis persuadé qu'il se transformera en quelque chose de bien.

La benne a brûlé avec tout le reste. Ça veut dire que le cercueil de ma petite sœur a brûlé avec tous les autres objets. Mais ce n'est pas trop grave, car j'ai pu emporter l'essentiel. Tout est là, près de moi : le dessin et le sablier et *Robin des bois* et l'ours en peluche et la fourmi prise dans l'ambre.

Et Carl.

Et ma petite sœur. Parce que, le jour où c'est arrivé, je venais de la coudre dans l'ours en peluche. C'est pour ça que l'ours sent la résine.

Mais ça, on ne le dira à personne.